

Chemins it@liques

Nature et définition de la source

NATURE ET DÉFINITION DE LA SOURCE

Sous la direction de **Marco Maulu**

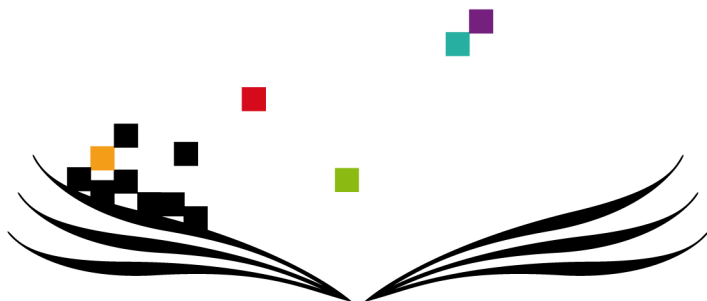
Cet ouvrage collectif naît d'une journée des doctorants organisée à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne en 2013, avec l'invitation adressée aux participants à « présenter les sources sur lesquelles ils travaillent, et notamment leurs spécificités, et les difficultés particulières auxquelles ils sont confrontés, d'un point de vue méthodologique ». Ainsi, des chercheurs appartenant à plusieurs écoles philologiques se sont penchés sur un sujet dont l'amplitude se présente comme potentiellement infinie. Il y a pourtant une restriction : les contributions sont axées sur la littérature et la langue italiennes, du Moyen Âge jusqu'à l'Unité d'Italie et à ses conséquences immédiates.

Les arguments traités sont multiples : Dante Alighieri, Franco Sacchetti, Ramon Llull, le Cunto d'Aspramonte, le Baratre infernal de Regnaud le Queux et ses sources, les femmes du Dolce stilnovo pour ce qui est de la section médiévale. La section « moderne » contient deux études accompagnées d'un essai d'édition qui portent sur deux textes concernant à la fois un tournoi équestre et un traité de mnémotechnique. Enfin, complètent le volume une contribution sur le phénomène de la prostitution à Venise au XVI^{ème} siècle et une étude sur la naissance de la langue standardisée à côté du très riche domaine dialectologique qui caractérise le territoire italien.

www.bouquineo.fr

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie
de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les
lois relatives aux droits d'auteur et expose le
contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2016

Isbn numérique : 978-2-313-005-682

Dépôt légal : sept 2016

Composition de couverture : François Radas

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

Chemins it@liques

Une collection dirigée par
Sylvain Trousselard

NATURE ET DÉFINITION DE LA SOURCE

Sous la direction de

Marco MAULU

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

SOMMAIRE

Introduction	7
<i>Sacchetti dopo Borghini: i codici seicenteschi di Antonio da Sangallo delle « Trecento Novelle »</i> Michelangelo ZACCARELLO	15
<i>Sul diritto a rimanere imperfetti: chiose su alcune edizioni del De vulgari eloquentia</i> Paolo MANINCHEDDA	35
<i>De quelle source peut-on parler pour la première traduction de l'Enfer de Dante</i> Stefania VIGNALI	43
<i>Le donne degli stilnovisti e la lirica trobadorica in Italia</i> Paolo CANETTIERI - Anatole FUKSAS	55
<i>Entre compilation, traduction et élaboration littéraire: Regnaud le Queux et les sources du Baratre infernal (1480)</i> Mattia CAVAGNA - Nicolas HANOT	67
<i>La tradition romane médiévale du Llibre de les bèsties de Ramon Llull</i> Marco MAULU	89
<i>L'ultimo « cunto » d'Aspramonte</i> Aldo Maria MORACE	117
<i>Sources et institutions palermitaines au XVI^{ème} siècle : le cas de l'Académie des « Cavalieri »</i> Deplhine MONTOLIU	147
<i>Quand la cité s'invite dans l'écriture privée: le Libro di ricordanze di cose di chomune de messer Michele di Vanni di Michele Castellani</i> Elise LECLERC	163

<i>Entre sources littéraires et sources judiciaires les prostituées vénitiennes du XVI^{ème} siècle</i>	
Fabien COLETTI	185
<i>La mnémotechnique du XV^{ème} siècle par Michele Nofri del Gogante et Niccolò Cieco (ms. 2734 de la Bibliothèque Riccardiana de Florence)</i>	
Elisa TRECCANI	203
<i>Quante lingue per gli « italiani »? Alle origini della ricerca dialettale in Italia</i>	
Simone PISANO	227

INTRODUCTION

Ne raffolant pas des sous-titres qui gâchent souvent la réussite d'un titre séduisant avec leurs tonitruants et inutiles académismes, je vais utiliser la préface du volume *Nature et définition de la source* pour fournir tout simplement au lecteur des informations que, justement, le titre en soi n'explique pas forcément. Cela, en tâchant de ne pas effrayer davantage les « cinq lecteurs » si chers à Alessandro Manzoni.

L'idée de cet ouvrage vient d'une journée des doctorants organisée par Sylvain Trousselard à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne en 2013, avec l'invitation adressée aux participants à « présenter les sources sur lesquelles ils travaillent, et notamment leurs spécificités, et les difficultés particulières auxquelles ils sont confrontés, d'un point de vue méthodologique ». Tous les contributeurs du volume n'ont pu participer à cette journée d'études, moi non plus hélas, mais cette rencontre scientifique demeure tout de même le point de départ du projet de confrontation sur le terrain commun de la réflexion autour des sources et des différentes méthodologies de recherche adoptées. Toutefois, l'amplitude potentiellement infinie du sujet a été soumise à une restriction nécessaire : il s'agit en fait d'études portant, plus ou moins directement, sur la littérature italienne en tant que point de départ ou d'arrivée, ainsi que sur la langue, avec une certaine prédominance offerte au Moyen Âge, sans pourtant négliger les cinq contributions qui vont du xv^{ème} au xvii^{ème} siècle pour arriver, enfin, jusqu'à l'Unité italienne de 1861.

Par contre, un élément important que le lecteur pourra saisir facilement au moment où il parcourra ce livre, est le dialogue autour des sources instauré entre des écoles philologiques, linguistiques et littéraires nationales très proches en ce qui concerne la culture académique et scientifique qu'elles partagent depuis longtemps, tout en conservant des différences méthodologiques et d'« approche ». Cet échange d'opinions et de points de vue n'est pas dû au hasard : bien évidemment, au contraire, il a été soigneusement recherché en tant qu'atout capable d'enrichir l'analyse de la thématique proposée aux auteurs et aux lecteurs.

Avant d'aborder le détail de l'ouvrage, un élément, apparemment marginal, reste encore à préciser : il concerne l'âge académique des contributeurs. En paraphrasant le titre d'un célèbre roman de Cormack McCarthy,

No Country for Old Men, on sait fort bien qu'en dehors des exceptions, la « vraie » recherche, celle qui se fait dans la tranchée et à l'arme blanche, depuis le petit matin jusqu'à la nuit tombée, sans autre souci possible ni imaginable, est en fait une affaire pour les jeunes « soldats ». Grâce à leur énergie, à leur enthousiasme et souvent à la fraîcheur de leur regard – mais aussi au « stimulant » sens de précarité paradoxal que la seule carrière académique est en mesure d'instiller avec autant de constance et d'efficacité – les jeunes chercheurs trouvent la force nécessaire pour affronter des batailles scientifiques trop épuisantes pour les généraux bureaucratisés qui, pourtant, essaient d'en diriger les efforts vers un but possible. Pour ma part, je n'ai pas eu de difficultés à reconnaître les études menées par les jeunes chercheurs qui ont participé au volume grâce à l'originalité, à la rigueur et, enfin, à l'attitude critique face à leur objet d'études. Avec l'âge, l'expérience et un bon nombre de consultations d'ouvrages collectifs célébrants (ou pas) tel ou tel autre Maître pour son anniversaire, ou à l'occasion de sa retraite, avec la participation des collègues de toute une vie et d'un cercle de « chanceux » initiés, on arrive à apprécier particulièrement les volumes carrément ouverts aux doctorants, aux boursiers et *similia*. Le système de précarité juvénile académique, plus ou moins chronique, du contributeur fournit en fait des écrits nouveaux, parfois même de premiers et non impeccables efforts scientifiques qui constituent pourtant le sang frais de toute discipline, autrement destinée à sombrer dans l'océan de l'oubli.

De toute façon, le chercheur qui se veut respectable, jeune, âgé ou retraité qu'il soit, est tenu de s'interroger depuis ses premiers pas sur le statut de sa discipline et, par conséquent, sur les points de repère qui lui permettront de parcourir le bon chemin en étant sûr de lui, dans la direction de la tradition et de l'innovation qui, par définition, sont complémentaires. Dans ce cadre, la fonction des « maîtres » est surtout celle de transmettre le sens profond de cet héritage historique à ses élèves, de donner l'idée de continuité avec une école, afin de susciter un sens d'appartenance, tel que le ferait le glorieux maillot d'une équipe sportive qui symbolise une longue tradition, par exemple, et dont les couleurs sont synonymes immédiats d'une attitude qu'on désire partager. Dans le domaine des sciences liées au passé, et particulièrement dans celui de la littérature, de la philologie et de la linguistique historique, les nouvelles acquisitions du savoir ne se font d'habitude qu'à petits pas, souvent presque imperceptibles, à travers des ajustements modestes, en partant de sujets déjà étudiés par des prédécesseurs dont on ne peut pas se passer. Cela implique aussi que ces mêmes arguments soient pourvus d'une bibliographie qui nous invite, à elle seule, à réorienter son propre parcours, sinon son métier, tant elle peut se

révéler redoutable pour la sensation qu'elle réveille chez le chercheur du « déjà écrit », comme pour un naufragé qui ne verrait autour de lui que de l'eau, sans aucun rocher où se cramponner. Mais il faut faire avec, comme on le dit dans les batailles de la vie quotidienne, car c'est dans cette mer d'efforts herméneutiques sillonnée par nos prédécesseurs que, malgré le risque d'une noyade bibliographique, nous pouvons trouver les points de repère dont nous avons besoin. Ainsi, en partageant les parcours suivis par les « grands », avec leur réussites et leurs fautes, on apprend justement à sortir du chemin balisé, parfois d'une façon fort semblable à une rupture délibérée – comme le faisait souvent Joseph Bédier avec son maître Gaston Paris, par exemple – ou alors on parvient à faire des détours prudents mais efficaces pour tracer finalement son propre chemin.

Visiblement l'ignorance de l'histoire, des fondements de toute discipline, surtout dans les sciences humaines, ne peut qu'amener à une perte de sens de nos recherches qui, d'un côté, se font de plus en plus spécifiques, comme l'exigent les paramètres ministériels et qui, de l'autre, se détachent davantage, si possible, des questions fondamentales que l'individu se pose à nos jours, et vice-versa. Par contre, la notion de système culturel et scientifique préexistant, et plus ou moins cohérent, dont on fait partie, peut nous aider à nous pencher sur notre questionnement et nos obsessions personnels comme sur quelque chose que nous devons nécessairement partager, tout d'abord au sein d'une communauté réduite que nous devons nous efforcer d'élargir, dans les limites du possible. Si l'on veut éviter, par exemple, d'être considérés, à bon droit, comme des privilégiés payés pour rédiger des publications aussi inutiles que nombreuses, sinon pour la carrière du contributeur, bien évidemment. Cette impasse d'ailleurs inévitable dans la recherche actuelle, dont l'archétype est celui des sciences dures, nous stimule à trouver des parcours alternatifs, capables de remettre en jeu les grands auteurs et de soulever le débat autour de leurs œuvres, en introduisant parallèlement de nouveaux éléments d'actualisation. Dans ce cadre, on peut considérer le cas des prédécesseurs ou bien des épigones plus ou moins méconnus et superflus de tel ou tel auteur. Il serait donc très difficile de négliger la production du roman chevaleresque italien, y compris les formes populaires et improvisées des *cantari* ou les longs textes en langue franco-italienne, si on veut comprendre pleinement les exploits d'auteurs tels que Boiardo ou L'Arioste, ou encore la diffusion de ce genre et son langage spécifique. Or, je crois que l'équilibre entre les pôles de la tradition bien ancrée des « Majeurs » et de la nouveauté représentée par les auteurs et les œuvres historiquement considérés comme « mineurs », est bien visible dans ce volume.

En effet, on peut essayer de tracer un parcours de lecture qui se déroule entre les contributions qui dirigent un nouveau regard sur des sujets et des auteurs pour ainsi dire « Majeurs », et celles qui se révèlent à première vue plus innovantes par rapport à l'argument choisi. Au premier groupe, même si elles partent d'un point de vue différent, appartiennent les deux études centrées sur Dante, en particulier celle de Paolo Maninchedda, qui part d'une question dont les conséquences sont inévitables quand on affronte un auteur d'une telle envergure : le phénomène du « diacronico e competitivo torneo filologico (sempre più esposto al manierismo) » qui pousse les éditeurs du *De vulgari eloquentia* à améliorer à tout prix le travail des prédécesseurs, aux frais de l'auteur et de son texte, bien évidemment. L'exercice critique, très ponctuel, de l'auteur est important notamment dans la mesure où il nous indique une direction de recherche possible au sein de la philologie dantesque passant justement à travers la révision minutieuse des questions et des *loci critici* qui représentent un défi actuel des œuvres de la première des trois Couronnes. L'autorité de Dante nous invite aussi à parcourir la voie relativement moins battue de sa réception à l'étranger : cette invitation a été bien reçue par Stefania Vignali dans son article portant sur la plus ancienne traduction française de la *Commedia*, transmise par un manuscrit turinois que l'auteur étudie avec acribologie. Dans le cadre de la révision de la critique textuelle héritée du passé, on retrouve la contribution de Michelangelo Zaccarello sur les *Trecento novelle* de Franco Sacchetti, où « la definizione di una fonte collaterale, che muove da una trascrizione successiva di quello stesso originale ed è rappresentata da due manoscritti di epoche diverse, ha allargato la prospettiva e aperto nuove possibilità alla ricostruzione del testo ». Ainsi, l'auteur nous pousse à réfléchir sur le fait que devant une tradition complexe, on ne doit surtout pas avoir de préjugés ; c'est ainsi que la récupération des témoins toujours considérés comme « collatéraux », permet de résoudre des passages fort problématiques et d'améliorer l'ensemble de la *constitutio textus*. Une lecture particulière, liée à la réception du passé, a été proposée par Mattia Cavagna et Nicolas Hanot dans une étude sur le *Baratre infernal* de Regnaud le Queux. Ce dernier constitue un rapport « ouvert » et explicite avec ses sources, au point que Regnaud « dresse la liste des auteurs qu'il a utilisés », parmi lesquels figure la *Genealogia Deorum* de Boccace. Ainsi, « le *Baratre* peut être considéré comme une véritable encyclopédie infernale » qui concentre en son sein un vaste répertoire de sources et qui nous aide à mieux comprendre la culture de ce compilateur et, par extension, de son époque.

On peut remarquer une attitude très intéressante de la part d'un auteur envers sa propre production chez Ramon Llull, qui a encouragé et surveillé, directement ou à travers son *scriptorium*, la diffusion de ses œuvres à travers des traductions en plusieurs langues. Cela de la façon que, une fois démarré ce processus, le « Lullisme » restera florissant plusieurs siècles durant dans toute l'Europe.

La source est conçue en tant que « nom » associé à un vaste système culturel dans l'article *Le donne degli stilnovisti e la lirica trobadorica in Italia* où, à partir de la Béatrice dantesque et le personnage de Béatrice d'Este, les auteurs développent leur raisonnement fondé sur l'observation selon laquelle « Giovanna, Lagia e Selvaggia, insomma i più importanti elementi del canone onomastico degli stilnovisti, corrispondono a nomi di ben note nobildonne italiane e provenzali cantate dai trovatori ». Ainsi, on peut apprécier comment une source peut se montrer dans toute sa complexité, une complexité dont le décodage n'est pas tout à fait évident surtout si l'on considère le cadre fort allusif et riche de renvois subtils typiques de la lyrique stilnoviste et troubadouresque.

La confrontation avec l'histoire des textes et ses maîtres, comme l'était certainement Marco Boni, nous amène à la contribution de Aldo Maria Morace vers une source inépuisable, telle que le genre chevaleresque italien. L'auteur trace un parcours qui part de la *Chanson d'Aspremont*, en passant à travers des réécritures éditées et d'autres inédites, pour arriver jusqu'aux maîtres du genre, tels que Andrea da Barberino, puis Pulci, Boiardo et L'Arioste, dont la grandeur se révélerait difficile à saisir sans la connaissance de ce riche « sous-bois » littéraire.

En sortant du contexte médiéval proprement dit, la partie « moderne » du volume comprend l'étude et, dans quelques cas, l'édition de brefs documents moins connus par rapport aux textes littéraires ; pourtant, ces textes nous permettent d'aborder des sujets parfois très originaux, grâce aux fouilles menées dans les fonds négligés des archives et des innombrables bibliothèques italiennes. C'est le cas, par exemple, de l'*Archivio Storico Comunale* de Palerme, où Delphine Montoliu a découvert et édité un folio manuscrit qui a « pour objet le déroulement d'un tournoi équestre [...] de l'Académie des *Cavalieri* de Palerme, datant du XVI^{ème} siècle, en plein âge borbonique ». Non seulement ce travail se révèle fort intéressant du point de vue philologique, mais aussi pour ses implications méthodologiques, d'autant plus que, selon Montoliu, il sert à « démontrer dans quelles mesures un tel document peut illustrer le contexte socio-

politique moderne sous domination étrangère mais aussi les limites de ces sources dans un Vice-Royaume où le pouvoir fit tout pour remédier à son contrôle relatif ». En partant d'une perspective semblable, Élise Leclerc a étudié le *Libro di ricordanze di cose di chomune* de messer Michele di messer Vanni di Michele Castellani, un livre de mémoires ou « ricordanze » rédigé par un ambassadeur florentin au XVI^{ème} siècle. Dans son étude, l'auteur publie certains passages du *Libro*, inédit jusqu'à présent, en le situant dans son contexte historique et en essayant de livrer une réponse à la question : « Dans quelle mesure ce produit mémoriel est-il représentatif du milieu oligarchique florentin du début du *Quattrocento* dont il provient ? ». Nous sommes d'accord avec la conclusion qu'« une fois replacées dans leur contexte historique et au sein de l'ensemble plus vaste des écritures privées florentines, les *ricordanze* de Michele Castellani [...] apparaissent donc paradoxalement représentatives du rapport à la cité propre aux élites florentines de l'époque ».

Parmi les contributions accueillies, se détachent pour l'originalité de l'argument choisis les études de Fabien Coletti et d'Elisa Treccani. Le premier se mesure avec la rutilante société vénitienne du XVI^{ème} siècle et ses prostituées, en partageant avec le lecteur une réflexion fort intéressante :

Le chercheur se retrouve ainsi face à la multiplication des sources. Non seulement les archives des magistratures déjà existantes sont généralement bien mieux conservées, mais de nouvelles institutions sont créées, et, surtout, l'activité fébrile du monde littéraire de la Sérénissime entraîne le développement de sous-genres entièrement consacrés à la prostitution. Nous disposons donc d'un double regard sur les femmes publiques de Venise : celui du poète, et celui du juge.

De son côté, Elisa Treccani nous fait découvrir un traité de mnémotechnique du XV^{ème} siècle où, à côté d'une nouvelle et nécessaire édition critique, l'auteur approfondit les sources primaires de ce genre d'écriture et, surtout, les techniques utilisées dans le traité composé par Michele Nofri Del Giogante, par exemple le « schéma architectural », pour lequel « il est demandé de s'imaginer un édifice avec plusieurs salles, chambres, couloirs et pourvu d'un large mobilier destiné à stimuler un souvenir plutôt qu'un autre. De cette façon, des *loci* seront choisis dans la structure sélectionnée et dans chacun d'eux une *imagine* y sera associée ». Tout aussi curieux est le fait que Del Giogante applique les théories de ses prédécesseurs en partageant son traité en deux sections : « Dans la première se trouve une longue liste de *loci* et *imagines* qui passent en revue cent lieux précis de la maison de Del Giogante, où vient se placer une image », tandis que « la deuxième partie décrit en détail ce que l'auteur appelle « les huit figures de la mémoire », c'est-à-dire huit règles pour lesquelles sont

attribués un nom et une description renfermant des conseils et des indications très pratiques et précis, illustrés de nombreux exemples, portant sur la manière de se rappeler beaucoup de choses.

Enfin, on a voulu boucler le volume avec une contribution qui ne concerne pas le domaine de l'écrit, mais celui de la langue vivante, même si on sait très bien que, notamment dans le cas de la naissance de l'italien standardisé, les deux milieux restent inséparables. Dans son étude sur l'histoire de la dialectologie en Italie, Simone Pisano a su condenser les sources principales de ce domaine spécifique en effectuant très opportunément une répartition entre plusieurs aires géographiques. Il propose ensuite un *excursus* sur les origines de la langue italienne par rapport aux dialectes, qui s'étale des racines littéraires jusqu'à la date de l'Unité d'Italie, en 1861, pour arriver à nos jours, en suivant la ligne tracée par une œuvre qui reste toujours fondamentale : la *Storia linguistica dell'Italia unita* de Tullio de Mauro. En fait, si le lecteur retiendra le fait que « la diversità linguistica non solo nella quantità ma anche nella struttura [...] caratterizza ancora oggi il *Bel Paese*, tanto che per una conoscenza approfondita e dettagliata di questa pluralità si sono intensificate le ricerche specialistiche », il pourra mieux comprendre qu'à la base de la culture italienne dans toutes ses acceptions, cette énorme et déroutante diversité constitue elle-même l'ingrédient principal de la multiplicité des sources qui ont fait de l'Italie une source elle-même inépuisable.

Marco MAULU
Università degli Studi di Sassari

SACCHETTI DOPO BORGHINI : I CODICI SEICENTESCHI DI ANTONIO DA SANGALLO DELLE TRECENTO NOVELLE

Nell'edizione critica del novelliere di Franco Sacchetti, si è a lungo ritenuto che tutte le testimonianze utili alla costituzione del testo riconducessero all'ambiente e all'iniziativa di Vincenzio Borghini (1501-1580), che alla metà del Cinquecento era l'unico a possedere il testo, ma solo in una copia molto lacunosa e danneggiata, tanto che lamentava la difficoltà di decifrarlo e la mancanza di altri esemplari con cui raffrontarlo¹. La definizione di una fonte collaterale, che muove da una trascrizione successiva di quello stesso originale ed è rappresentata da due manoscritti di epoche diverse, ha allargato la prospettiva e aperto nuove possibilità alla ricostruzione del testo². Anche all'interno della tradizione borghiniana, il testo di partenza può essere definito con migliore approssimazione recuperando L, l'apografo più completo dell'opera, il cui contributo era stato finora trascurato : L era infatti ritenuto copia diretta di B, ma varie parti del testo che leggiamo nelle edizioni di riferimento provengono in effetti proprio dal primo, senza che di ciò il lettore sia avvertito puntualmente attraverso note o segni diacritici³.

¹ *Vincenzio Borghini : filologia e invenzione nella Firenze di Cosimo I*. Ideazione e cura del catalogo di Gino BELLONI e Riccardo DRUSI ; mostra a cura di Artemisia CALCAGNI ABRAMI e Piero SCAPECCHI, Firenze, Olschki, 2002, p. 305-309 ; Riccardo DRUSI, « Borghini e i testi volgari antichi », *Fra lo "Spedale" e il Principe : filologia e invenzione nella Firenze di Cosimo I*, a cura di Gustavo BERTOLI e Riccardo DRUSI, Firenze, Il Poligrafo, 2005, p. 125-48, specie alle p. 129-131.

² I principali testimoni del novelliere sono **B** = Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale (BNCF), Magl. VI 112 + Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana (BML), XLII 12 (c. 1575) ; **L** = BML, XLII 11 (c. 1580) ; la tradizione non borghiniana è rappresentata dai mss. : **G** = Oxford, Wadham College, A.21.24 (c. 1595) ; **N** = BNCF, II 1 25 (sec. XVIII, prima metà). Il teste parziale (11 novelle) **FR** è il più antico testimone superstite : BNCF, Filze Rinuccini 22.1. Le più recenti edizioni del testo sono **LA** = Ed. A. Lanza (Firenze, Sansoni, 1984) ; **M** = Ed. V. Marucci (Roma, Salerno Ed., 1996) ; **P** = Ed. D. Puccini (Torino, UTET, 2004). L'autografo delle opere minori di Franco Sacchetti è il ms. **A** = BML, Ashburnham 574. L'esemplificazione è tratta dalle prime 160 novelle, per le quali si offre il nuovo testo critico ; la paragrafazione adottata è quella invalsa nelle edd. correnti a partire da M.

³ A relegare L al ruolo secondario di copia, da utilizzare solo per passi in cui B era danneggiato, ha contribuito un classico saggio, forse l'unico basato su un'indagine estesa e diretta della tradizione manoscritta, di Michele Barbi, « Per una nuova edizione delle novelle del Sacchetti », *La nuova filologia e l'edizione dei nostri scrittori da Dante a Manzoni*, Firenze, Sansoni, 1938, 1977³, p. 87-124 [ma il saggio era già uscito negli *Studi di Filologia italiana*, I, 1927, p. 87-131].

Sul piano sostanziale e interpretativo, tuttavia, non si può dubitare che la possibilità di utilizzare due filoni tradizionali, genealogicamente e tipologicamente diversi, rappresenta un notevole avanzamento nella fissazione del testo critico: l'accordo fra essi, anche limitato a singoli esponenti (un solo teste borghiniano e un solo teste non borghiniano), offre con ogni probabilità la lezione corretta. Altrettanto non può dirsi dell'accordo fra G N o B L: se i primi sono da tempo stati individuati come copia di uno stesso antigrafo z, di poco posteriore all'attività borghiniana sul malconcio originale, fra i due testimoni borghiniani, che pure dovettero entrambi aver accesso al medesimo testo, si registra una marcata *mouvance* redazionale (errori e omissioni dell'uno sono sanati a margine o in interlinea, e spesso in contesti che tollerano l'omissione senza grave pregiudizio per il senso complessivo)¹. Per spiegare i molti sicuri errori comuni di B L – ad ogni modo – non è sempre dimostrabile un allineamento *a posteriori*: se già nel 1559 Borghini poteva inviare 11 novelle al Granduca Cosimo, nella forma di un fascicolo sciolto (si tratta del teste parziale FR), è possibile che egli avesse allestito, o stesse allestendo, presso di sé un dossier delle novelle che potevano leggersi nel malconcio A, e a questo fare riferimento per le successive copie. Ciò spiega anche come egli potesse, anche una volta che B era uscito dalla sua disponibilità, far realizzare una seconda copia L di pari completezza (o anche più integra, viste le mancanze successivamente sopraggiunte in B)².

La *recensio* del novelliere ha mostrato come il confronto fra tradizione risalente al Priore degl'Innocenti e tradizione collaterale possa tanto promuovere dei restauri in passi apparentemente non problematici, quanto gettare nuova luce su luoghi da tempo controversi. Il contributo dato dalle testimonianze non borghiniane G N alla costituzione del testo è infatti notevole, non solo per la risoluzione di antiche *crucis* da tempo dibattute,

¹ Se ne veda una dimostrazione, con limitata esemplificazione, in un mio recente saggio: « Il trattamento linguistico rinascimentale delle *Trecento novelle* di Franco Sacchetti e le relative implicazioni nella scelta del testo base », *Medioevo Romanzo*, XXXV/2, 2012, p. 348-382, p. 380 e n. 36. La ricostruzione dei rapporti fra i testimoni principali è condotta in due miei saggi: « Un nuovo testimone del Trecentonovelle di Franco Sacchetti (Oxford, Wadham College, ms. A.21.24) », *Storia della Lingua e Filologia. Per Alfredo Stussi nel suo sessantacinquesimo compleanno*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2004, p. 177-217, poi in *REPERTA. Indagini, recuperi, ritrovamenti di letteratura italiana antica*, Verona, Fiorini, 2008, p. 105-147, da cui si cita; *Tracce di una tradizione non borghiniana del "Trecentonovelle"*, *REPERTA. Indagini, recuperi, ritrovamenti di letteratura italiana antica*, cit., p. 149-182.

² Sul piano della *constitutio textus*, ciò implica una conseguenza fondamentale: l'accordo di B L non dà garanzie sulla correttezza della lezione, ma può semplicemente rappresentare una deviazione del loro comune antecedente, il dossier borghiniano appunto che ci è (seppure molto parzialmente) rappresentato da FR. Anche l'accordo di FR con B L contro le testimonianze non borghiniane non è dunque da ritenere probante per la costituzione del testo.

ma soprattutto per la discussione di molti passi finora ritenuti non problematici. Gli esempi esposti in articoli pubblicati sono numerosi, ma mi limito a citare due esempi dal saggio introduttivo dell'edizione attualmente in cantiere.

La novella XLI raccoglie battute e aneddoti relativi al capitano di ventura Ridolfo di Camerino : « Fu dipinto a Firenze, quando venne in disgrazia del comune, impiccato per li piedi, per fargli vergogna ; et essendogli stato detto, disse : – Così si dipingono molti santi. Io sono dunque sì fatto santo » (par. 11). Così la lezione di G N, ma la tradizione borghiniana omette del tutto il dato che la pittura rappresentava Ridolfo *impiccato per li piedi*, e le nostre edizioni correnti ignorano di conseguenza il dato. Quest'ultimo tuttavia, è essenziale al punto che il guasto poteva essere individuato anche senza ricorrere alla *varia lectio*, per almeno due ragioni : Ridolfo da Camerino viene raffigurato dal Comune “per scherno”, una normale rappresentazione avrebbe l'effetto contrario ; i santi vengono spesso raffigurati durante il martirio, e solo da questo si giustifica il commento di Ridolfo (non *molti*, ma tutti i santi vengono dipinti). Del resto, nella versione che siamo abituati a leggere si fa fatica a capire la successiva battuta di Ridolfo : « i Fiorentini m'hanno fatto impicare pei piedi perch'io ho fatto i fatti miei », né risulta chiaro il paragrafo 16 della stessa novella : « Non tenendosi quelli del reggimento di Firenze contenti da lui, nella fine della guerra della Chiesa, *lo feciono dipingere come adietro è detto* » (il paragrafo successivo specifica ulteriormente che lo avevano dipinto *senza calze in gamba*).

Nella novella XC, lo stesso Ridolfo sventa una congiura a suo danno non con le armi, ma con una delle sue famose sentenze, e ne perdona l'ideatore con una magnanimità che lo finisce per rafforzare nel favore del popolo : XC 10 : « Et il detto messer Ridolfo per questo ne divenne dal suo popolo sì amato che tutti parve che s'incatenassero con un ferventissimo amore ad ogni suo bisogno ». Così hanno G N, ma dopo *parve che* B L hanno uno spazio bianco che è stato variamente integrato da editori e interpreti : <intendessono>, Ageno, Lanza ; <soccorressono> Marucci ecc. Sembra che ci troviamo di fronte a uno dei molti passi che dovevano essere guasti o evaniti nell'originale, finendo per essere tralasciati dagli scribi borghiniani ; con maggiore sforzo, il copista di z legge un assai meno banale e plausibilissimo *s'incatenassero*, con una metafora più pertinente ed efficace che difficilmente potrebbe essere opera di un rimaneggiatore¹.

¹ Franca Brambilla Ageno è tornata a più riprese, e sempre con proposte brillanti, sul testo del novelliere in vista di un'edizione che non ha mai visto la luce. I suoi principali lavori in merito sono la lunga recensione a Franco Sacchetti, *Opere*, a cura di Aldo BORLENGHI (Milano, Rizzoli, 1957), apparsa nel *Giornale storico della letteratura italiana*, CXXIV, 1957, p. 368-

Di particolare interesse sono casi in cui le nostre edizioni riflettono non tanto la tradizione borghiniana nel suo complesso, ma errori peculiari di B, che è accreditato come unico testimone attendibile : è il caso di CCXI 11, in cui il mitico buffone Gonnella si trova alla fiera di Salerno, dove vende pasticche che danno la facoltà di indovinare, ma raccomanda di assumerle dopo la fine della manifestazione, quando lui sarà già lontano : « – E' ve le conviene pigliare in venerdì a digiuno tra la terza e la nona, però che è quel dì e quell'ora che 'l nostro Signore ebbe la passione ». In mancanza della novella in G N, si emenda qui un errore singolare di B, rivelato tanto dalla sintassi, quanto da ragioni di senso : il Gonnella sta infatti vendendo *galle* medicamentose, e vi si riferisce col pronomine femminile (« – Io non *le* darei ad altrui per tre cotanti. [...] – Fate una cosa ; direte al desco che me n'abbiate dato fiorini cinque *dell'una* », par. 10). L'equivoco dello scriba di B dipende dal fatto che egli sa già che si tratta in realtà di *stronzi di cane*, come del resto avverte l'argomento in apertura, ma nell'azione della novella tale raggiro non è rivelato fino al giorno successivo (par. 14).

Deve insomma ritenersi dimostrato che già alla fine del Cinquecento concorrevano due tradizioni diverse delle *Trecento novelle*, diverse per consistenza (il teste più completo, L, ha 222 novelle, ma il versante non borghiniano, che deriva dall'originale in una fase più tarda e lacunosa, ne ha solo 201) e per tipologia di copia, dal momento che il Priore aveva al suo servizio scribi professionisti, molto distaccati e spesso distratti, mentre z è opera di un copista appassionato e partecipe della lingua e dei contenuti del novelliere¹. Fra questi due opposti versanti, e nella perdurante mancanza di un'edizione a stampa che verrà solo nel 1724, gli appassionati lettori dell'opera cercavano di ricomporre un complesso mosaico, che alla castigata antologia che cominciava a circolare, la Scelta messa insieme dallo stesso Borghini, riuscisse ad affiancare le più rare novelle “proibite” di Franco².

392, e il saggio «Per il testo del *Trecentonovelle* », *Studi di filologia italiana*, XVI, 1958, p. 193-274.

¹ Ciò lo induce ad aguzzare la vista per decifrare passi dell'originale certo evaniti o poco leggibili, ma lo induce anche ad autonome rielaborazioni o, più raramente, interpolazioni. Nell'accedere alla lezione di G N occorre dunque esercitare una sorta di dubbio metodico, e validarne il responso caso per caso, come si cercherà di fare nell'edizione.

² *L'editio princeps* dell'opera è *Delle novelle di Franco Sacchetti cittadino fiorentino. Parte prima*, in Firenze [s.t.], 1724 : *Proemio* e novv. I-CXLIII ; *Delle novelle di Franco Sacchetti cittadino fiorentino. Parte seconda*. In Firenze [s.t.], 1724. L'edizione e il suo contesto sono ora oggetto di un pregevole saggio di Eugenio SALVATORE, «Note linguistiche degli editori settecenteschi nelle novelle di Franco Sacchetti », *Studi di grammatica italiana*, XXXI-XXXII, 2012-2013, p. 195-222. La *Scelta* borghiniana, composta dal Proemio più 133 novelle ritenute meno offensive della morale controriformata, è trädita da molti manoscritti, e ricostruita nella sua fisionomia da Michele BARBI, *Per una nuova edizione, cit.*, p. 119 e n. 11.

Nella Firenze del primo Seicento, fra i pochi che le possedessero c'era l'erudito e bibliofilo fiorentino Antonio d'Orazio Giamberti da Sangallo (1551-1636), nipote del più noto architetto Antonio da Sangallo il Giovane. Su di lui, nel generale oblio, si dispone di un saggio non recente, ma assai documentato di Berta Maracchi Biagiarelli¹. Formatosi a Roma, dal 1574 era stabilmente residente a Firenze, dove ottenne nel 1605 le funzioni di archivistista presso l'ufficio delle Suppliche; questo strategico impiego consentì ad Antonio di accedere a una gran quantità di biblioteche e collezioni dell'epoca, mettendo insieme un'importante collezione di manoscritti di autori volgari (oggi in gran parte alla Biblioteca Nazionale Centrale di Firenze ed alla Biblioteca dell'Accademia dei Lincei e Corsiniana di Roma)². Da tale catalogo sappiamo che Antonio, interessato soprattutto ad opere storiche e cronachistiche, collezionava anche opere letterarie, specie del buon secolo (ampiamente presenti le tre Corone): forse in virtù della particolare combinazione fra pregio linguistico e testimonianza storica, il Sangallo si dedicò in modo particolare alle *Trecento novelle*, presenti in duplice copia nel *Libro de' libri* (nn. 139 e 147: Maracchi Biagiarelli, *cit.*, p. 152)³. Già il Barbi aveva censito ben quattro codici del novelliere riconducibili alla sua mano, e aveva intuito Antonio agiva al tempo suo come una sorta di intermediario privilegiato fra l'opera del Sacchetti, inedita e assai ambita come pregevole testo di lingua, e un pubblico evidentemente disposto a commissionargliene copie e integrazioni⁴. Ad Antonio venne affidato, ad esempio, il completamento, tutto di sua mano, della prima parte di B, l'attuale Magliabechiano VI 112, che comincia con la nov. CXXXIV (Massaleo in prigione col giudice della mercanzia), p. 327, e finisce con la CCXXIII (il doppio gioco di Giovanni da Barbiano): a tale appendice ci si riferisce con la sigla M⁷. Come a suo tempo dimostrato, questa sezione segue solo a grandi linee la seriazione dei testimoni principali, e appare messa insieme a partire da una fonte di tipo borghiniano⁵.

¹ Berta MARACCHI BIAGIARELLI, « Antonio d'Orazio d'Antonio da Sangallo (1551-1636) bibliofilo », *La Bibliofilia*, LIX, 1957, p. 147-154.

² Di grande interesse è il catalogo che il possessore ce ne ha lasciato (*Libro de' libri di Ant. d'Oratio da Sangallo*, Firenze, Biblioteca Riccardiana, ms. 2244: Berta MARACCHI BIAGIARELLI, *cit.*, p. 151 e n. 3).

³ I titoli nel ms., ambedue autografi del Sangallo, sono: « Delle Trecento Novelle una gran parte di Franco Sacchetti Nostro cittadino fiorentino » (n. CXXXIX, c. 54r [num. ant. 99r]) e « Le Trecento Novelle di Franco Sacchetti » (n. CXLVII, c. 57r [num. ant. 105r]).

⁴ Scrive in proposito il Barbi: « Nessuna difficoltà ad ammettere che il Sangallo abbia fatto altre copie, o messe comunque le mani in altri manoscritti [...], doveva preparar copie del Sacchetti per chi ne volesse, e prestarsi con i suoi testi a completar la raccolta per chi avesse soltanto la Scelta » (Michele BARBI, *Per una nuova edizione*, *cit.*, p. 125; Barbi segnala che al Sangallo è riconducibile un'integrazione di questo tipo anche nel ms. Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, It. VIII 15).

⁵ Michelangelo ZACCARELLO, *Un nuovo testimone*, *cit.*, p. 135-136.

Anche il Riccardiano 2142, ritenuto già da Barbi (p. 119 e n. 11) uno dei migliori manoscritti della *Scelta* borghiniana, venne integrato dalla mano del Sangallo in una lunga appendice, che va da c. 195v a c. 242r (R'). Essa contiene le seguenti 43 novelle, tutte a vario titolo di materia scabrosa e anticlericale, che compaiono nell'ordine sequenziale in cui compaiono nei testimoni principali : IV, VII, X, XI, XIII, XXII, XXIV, XXV, XXVIII, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XLI, LIX¹, LX, LXXI, LXXII, LXXIII, LXXV, LXXIX, LXXXIII, LXXXIV, LXXXVII, LXXXIX, XCIII (solo l'argomento e il frammento iniziale), C, CI, CIII, CIX, CX, CXIII, CXVI, CXX, CXXI, CXXV, CXXVI, CXXVIII, CXXXIII, CXXXIV². Si tratta dunque d'una integrazione ben diversa da quella che costituisce la raccolta di Lorenzo Gherardini, che integrò il canone della *Scelta* a partire da fonti borghiniane : 39 testi desunti da B (o meglio dal citato lacerto magliabechiano) e con altri 29 estratti da L³.

Interamente di mano del Sangallo è il Palatino 524 della Nazionale di Firenze (Pal), che manifesta la stessa intenzione di integrare la *Scelta*, ma rispetto all'appendice R' è caratterizzato dall'eliminazione di alcune novelle per probabili motivi di spazio : lo suggerisce il fatto inconsueto che quattro di esse (VII, X, LXXV, XCV) sono recuperate in calce alla raccolta, fuori dall'ordine consueto cioè subito prima della CXXXIV che chiude la silloge⁴. Pur nell'ambito di rapporti intorbidati dalle abitudini contaminatorie di Antonio, Pal è un probabile *codex descriptus* di R', come suggeriscono errori peculiari di quest'ultimo che passano in Pal e che non si trovano in altri manufatti di Antonio (la casistica è limitata alle prime occorrenze, a sinistra la lezione critica ricostruita) :

¹ L'argomento della novella, acefala, è sostituito dall'annotazione *Questa istoria d'haber fatto sotterrare insieme con un corpo morto di un Pellegrino [un prete vivo] è attribuita al Conte di Virtù Sig.re di Melano è attribuita al conte di Virtù, signor di Milano*. Quest'ultima, assente dai testimoni borghiniani, si trova solo in G N, da cui si desume anche la necessaria integrazione fra parentesi quadre.

² Nel Riccardiano, la *Scelta* occupa le cc. 12r-195r : il codice era ritenuto all'epoca del Sangallo di grande importanza, tanto che una nota coeva, apposta sulla seconda guardia dichiara : « Questo libro fu di Marcello Adriani, che lo copiò di sua mano dall'originale e lo rivedde diligentiss(imamen)te ».

³ Sulla raccolta Gherardini, la cui consistenza è ricostruita in dettaglio ancora da Michele Barbi, cfr. ancora il mio *Un nuovo testimone*, p. 111 e relativa bibliografia.

⁴ Antonio aveva certo in mente di trascriverne di più, secondo il canone che aveva disponibile, ma avrà desistito per la mancanza di carta o altri fattori esterni : l'indice autografo delle novelle (Pal, cc. cc. I-XII), infatti, segue passo passo il canone del Riccardiano 2142.